

MS. WILKINSON CALLED ME NEPHEW



BLADEFREGA

MADemoiselle WILKINSON M'A APPELÉ NEVEU

C'est un dimanche chaud, le 23 août 2026, semblable à tant d'autres.

Un déjeuner rapide n'est pas une concession mais un rituel. Une courte sieste est une exception, accordée seulement pour permettre à la production matinale de dopamine, inhabituellement élevée, de revenir à la normale après un événement inattendu : aujourd'hui, Bing a placé l'une de mes pages en première position sur le web pour une requête liée à ma mère, Gillette.

De la deuxième place, mon grand-père regarde, et sourit.

Il n'a pas l'air fâché.

Aujourd'hui, j'ai aussi découvert que King Camp Gillette a quitté ce monde le 9 juillet 1932.

À l'instant où j'ai lu la date, j'ai failli bondir de ma chaise.

Mon propre projet, gillettenarrative.com, est né le 9 juin 2026.

Quatre-vingt-quatorze ans après sa mort.

Et, selon les accords que j'ai passés avec moi-même, trente-trois ans avant mon propre départ, prévu pour 2058.

Quand les dates commencent à converger, quand elles se mettent à s'emboîter avec une précision inattendue, on est tenté de croire qu'un autre algorithme est peut-être à l'œuvre — un algorithme qui, par son apparence, ne ressemble guère à ceux auxquels nous nous sommes habitués.

Comme toujours dans des moments pareils, le jazz en langue anglaise m'accompagne.

C'est la seule musique que mon esprit reçoive naturellement, maintenant que les guitares et les mandolines de ma famille se sont tues, selon les lois ordinaires de la nature.

Puis j'ouvre ma messagerie.

Un coup sec arrive droit au cœur.

Samantha écrit de Londres.

C'est la petite-fille de Mademoiselle Wilkinson.

Ma tante Maggy.

La dame aux épées croisées.

La femme qui, il n'y a pas si longtemps et devant toute sa famille, m'a appelé neveu.

Son message est simple.

Mademoiselle Maggy Wilkinson s'est éteinte.

À sa propre demande, car elle me connaissait assez bien pour prévoir ma réaction, la nouvelle n'a été transmise qu'une fois l'inhumation accomplie.

Nous sommes anglais.

Une larme trouve sa place.

La mort n'est jamais une belle chose.

C'est simplement une chose à laquelle on ne s'attend jamais tout à fait.

Parmi toutes les femmes que j'ai rencontrées dans ma vie, cette tante d'adoption n'a occupé qu'un bref chapitre.

Pourtant, son rôle a été essentiel.

Elle m'a aidé à comprendre que l'aristocratie ne se trouve pas exclusivement dans les titres, les blasons ou les privilèges héréditaires.

Elle existe dans les manières.

Elle existe dans le comportement.

Elle existe dans cette qualité que les anglophones appellent souvent aplomb.

Il existe un mot plus simple pour la dire.

La classe.

Cette lettre, c'est à elle que je l'écris.

Pour sa famille.

Pour moi-même.

Pour chaque lecteur qui, un jour, arrivera peut-être jusqu'ici.

Et je commence par une seule phrase, retenue par cœur :

Nous sommes ce que nous sommes grâce aux personnes que nous rencontrons, et cela, personne ne peut nous l'enlever.

La littérature médicale abuse souvent d'une autorité que lui accordent volontiers des patients en mal de certitudes.

Elle nous dit fréquemment ce qui est commode.

Moins souvent ce qui est important.

On dit que les enfants, de la naissance à cinq ans, n'ont pas de souvenirs.

Qu'ils ne peuvent pas les retenir, parce que les structures cognitives nécessaires ne se sont pas encore développées.

Selon cette théorie, chacun de nous devrait porter cinq années d'obscurité.

Pourtant, je me souviens des gifles de ma mère.

Je me souviens des gifles de mes maîtresses de maternelle.

Je ne me souviens pas de leur nombre.

Elles commençaient paires et ne finissaient jamais impaires.

Les coups que nous recevons à l'âge adulte fonctionnent à peu près de la même manière.

Personne ne les compte.

La mémoire ne les archive pas comme des statistiques.

Elle les dépose sans bruit dans l'âme.

Et, des années plus tard, elle les retire sous forme d'écriture.

Au revoir, Tante Maggy.

Puissiez-vous être la bienvenue, où que votre voyage se poursuive désormais.

Les épées restent croisées jusqu'au jour où vous passerez dessous.

Adieu.

Votre neveu.

Nando le Scribe

Ferdinando